

Deslocamentos/ déplacements

revue franco-brésilienne interdisciplinaire de psychanalyse

.....

Présentation

Nous inaugurons la revue *Deslocamentos/Déplacements* avec le thème du « sacrifice », et ce n'est pas par hasard. Nous pourrions imaginer plusieurs justifications, mais nous aimerions faire savoir que cette revue bilingue français/portugais a été conçue à une table du Bar de Léo à São Luís au Maranhão, où nous étions réunis Roland Chemama, Marilande Martins Abreu, Eduardo Leal et Fernando Hartmann à l'occasion d'un colloque sur Religion et Psychanalyse. La revue est donc le fruit d'une amitié et le thème « Sacrifice » pour la première livraison fait suite aux débats de ce colloque qui a réuni des psychanalystes, des anthropologues, des philosophes, des sociologues, et des historiens. Travailler à une table de bar... un ami dirait en plaisantant que cette rencontre dans un bar, en buvant une bière, en bonne compagnie, avec une excellente musique brésilienne, constitue un sacrifice, ce qui veut dire qu'il déplacerait le sens de sacrifice en tant que travail pénible accompli pour en tirer un plaisir quotidien, qui n'est pas, en réalité, tellement quotidien. Un signifiant peut supporter des signifiés divers, le sens se déplace à la faveur du vent. Mais « sacrifice » comporte historiquement le sens de quelque chose de difficile à faire, une perte qui compte, un échange dont la monnaie est parfois la vie elle-même. Dans le sacrifice est exposée ordinairement une cruauté des relations de l'humain avec quelque chose de symbolique, d'imaginaire et de réel qui nous interroge justement sur ces déplacements qui nous font ce que nous sommes. Un sacrifice peut être un déplacement et un déplacement peut être un sacrifice.

Dans l'histoire de la psychanalyse nous avons les déplacements de symptômes, si chers aux cas cliniques exposés par Freud, ou le déplacement, associé à la condensation, comme un des mécanismes de construction des rêves, ce que Lacan appellera métaphore et métonymie. En grec la métaphore est un déplacement, il s'agit d'aller d'un lieu à un autre, une topologie peut-être. Un autre déplacement c'est le nom du père qui devient les noms du père, sacrifices modernes? Quelle est la relation des sacrifices actuels avec le tableau de Caravage représentant le sacrifice d'Isaac par son père Abraham, sacrifice fait à Dieu comme preuve de sa foi? Ou avec les enfants Incas sacrifiés dans le Pérou antique avec l'espoir que les dieux se radoucissent? Quelle demande comporte cette adresse au désir du grand Autre? Dans ces cas là le sacrifice s'inscrit dans un système d'échanges, quelque chose de précieux est offert en attendant une réponse, un retour du grand Autre. On demande quelque chose qui fait que le

sacrifice « en vaut la peine ». En tant que sens, ce qui veut dire dans l'imaginaire, le sacrifice n'est ni bon ni mauvais, il est une demande. Dans le champ de l'anthropologie il a été possible de détacher, comme le firent Hubert et Mauss, le sacrifice rituel de toute matérialité et de formuler son unité en tant que concept important pour la compréhension des liens sociaux et culturels. En se penchant sur l'analyse de la morale qui régit les actions sacrificielles d'une collectivité, ces auteurs problématisent des thèmes comme contrat, don, rémission, abnégation, âme. Les interprétations du sacrifice à partir de différents champs du savoir, ainsi, indiquent l'actualité de ce symbolisme rituel.

Durant quelque temps ce qui était sacrifié c'était le corps dans l'intention de sauver l'âme. Il semble qu'actuellement nous en venons à un processus de sacrifice différent, inversé, dans lequel nous sacrifions l'esprit pour sauver le corps. La question est que avec le sacrifice du corps, la mort du corps, comme dans le cas des princesses Incas ou le Christ pour les chrétiens ceci servait comme une espèce de catalyseur symbolique et visait à sauver la communauté à laquelle appartenaient les corps sacrifiés. Même le djihadisme peut suivre cette logique. La promesse de salut de l'esprit du sacrifié et du peuple auquel il appartient est une condition assez présente dans ces rituels. Mais quand l'esprit est sacrifié pour sauver le corps, nous avons un changement qui a d'autres conséquences sociales. Ce qui nous montre de façon troublante cette inversion dans le processus du sacrifice c'est le *Faust* de Goethe, écrit pas par hasard en pleine révolution industrielle. Le corps sauvé veut seulement jouir à n'importe quel prix. *Faust* a été écrit en pleine période de la Révolution industrielle, à l'époque du passage de méthodes de la production artisanale à la production avec des machines. C'est peut-être pour cela que quand Faust est prêt à se suicider, il se débat d'abord avec un esprit dans lequel il ne se reconnaît pas, ensuite avec un squelette et pour finir avec une machine héritée du père et qu'il ne sait pas quoi faire avec elle. Il se dirige vers la machine en disant: « ...vous, instruments qui n'avaient jamais eu une âme, vous êtes, avec vos cordes, cylindres et dents, en train de chercher la bagarre. »

Cette tragédie racontée au sommet de la révolution industrielle rapporte la remise de l'âme d'un docteur cherchant un progrès dans la connaissance à ce moment dans lequel les cités commencent à devenir de plus en plus grandes, plus peuplées, moment de la production en série, du travail salarié, de la croissance de la bourgeoisie. Plusieurs romanciers et auteurs de théâtre ont repris l'histoire de Faust tout au long de l'histoire. Avec le Faust de Thomas Mann nous avons un roman écrit en 1947, après la fin de la seconde guerre mondiale relatant la remise de l'âme de l'Allemagne au totalitarisme dans la recherche du progrès, de la technologie et

d'une Allemagne souveraine. Et qu'est-ce que Faust demande en échange de son âme? Tout sauf l'inertie.

« Ce dont j'ai besoin et que je veux, c'est m'étourdir. Je veux l'ivresse et des douleurs insupportables, la volupté de la haine, l'éclatement des grandes afflictions. Je suis guéri du siège de la connaissance; à partir de maintenant, à toutes les douleurs j'ouvrirai cette âme. Les sensations de l'espèce humaine, je veux qu'elles pèsent en moi; ses biens, ses maux les plus atroces, les plus intimes, s'ils tombent ici où mon esprit peut à volonté les embrasser, les toucher; alors je deviens l'humanité même ; et si elle est perdue, je me perdrai pour elle.. »

Il demande une jouissance sans limites en échange de son âme, il ne s'agit plus ici, comme dans les sacrifices du corps d'un salut de la communauté ou d'une promesse de vie éternelle. Cette jouissance sans limites a déjà été abordée par des psychanalystes comme Charles Melman et Jean Pierre Lebrun et par des philosophes comme Dany-Robert Dufour, ou Bernard Stiegler qui se réfèrent au système économique basé sur l'ultra-libéralisme. Dans le cas du sacrifice d'un objet comme le corps nous mettons au lieu de la perte un signifiant qui peut acquérir une fonction phallique, quand ce qui est sacrifié est la fonction signifiante, quand il y a un espace défectueux, quelque chose qui boîte, ce que nous tentons de mettre à la place, c'est à dire dans l'échange établi par le rituel du sacrifice, ce sont des objets qui pourraient boucher cet espace d'entropie qui fait qu'en tout échange existe une perte. Ces objets nous les produisons en série et à travers eux nous formons un autre type de lien social, dans lequel la demande de reconnaissance est dirigée vers le partage des mêmes objets de consommation. Pour en revenir au signifiant sacrifice, à la place de ce nœud dans lequel l'imaginaire s'enlace au symbolique en demandant un réel impossible, c'est à dire que ce corps vive au delà de la mort, nous aurons un déplacement dans lequel l'imaginaire s'enlace au réel en demandant une réponse à un symbolique sans manque, un sens qui serait total, sans l'interférence de ce qui est, mais n'est pas, qui est bon et mauvais en même temps. Quand on a affaire au sacrifice du corps ce processus crée un totem qui tend à s'étendre à travers le signifiant qui peut s'installer dans ce lieu. Quand on a affaire au sacrifice de l'âme, on cherche un objet qui fasse que l'échange soit parfait, sans les restes que multiplient les dettes. Mais ce qu'apporte l'âme au fil des ans c'est la parole. Une parole peut subsister pendant des siècles et des siècles, elle peut être coupée, mélangée, effacée, ressuscitée, violée. Le corps a d'autres limites, il ne se maintient pas dans le temps, il se défait, il n'y a pas de résurrection possible. Le corps sauvé par le sacrifice de l'âme tend à se comporter comme s'il était une parole, il va être violé, coupé, séduit par les jouissances les plus impossibles, que ce soit celle de vivre toujours, de ne pas vieillir, de se maintenir le même avec des significations différentes, ainsi qu'une parole. Dany-Robert Dufour dans « Le

divin marché » dit que le nouveau Dieu est le marché, au sens où il dérive de la révolution industrielle, ce sont des corps assoiffés d'objets qui peuvent supporter la relation avec la communauté, qui auparavant était supportée par l'âme, par les rituels de passage, par un tiers au delà de la relation moi/toi. La production d'objets en série, production d'objets égaux, nous donne l'idée que si nous consommons le même objet alors nous faisons partie de la même communauté.

Dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud problématise la relation du moi avec l'objet d'amour dans l'état amoureux, en considérant que l'objet devient peu à peu plus précieux, plus magnifique et attire à lui tout l'amour que le moi pouvait éprouver pour lui-même, ce qui peut avoir pour conséquence le sacrifice du moi. Freud va mettre en relation ce sacrifice du moi au bénéfice d'un idéal du moi, au delà de l'état amoureux, de l'hypnose et de la formation de groupes différents comme les militaires et les religieux. En ce sens quelques suicides pourraient constituer une espèce de sacrifice? Ce que nous sacrifions pour arriver à notre civilisation actuelle?

Fernando Hartmann
Directeur de la revue

.....
Nous vous souhaitons une bonne lecture